

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Mourir dans la gloire : les tueries scolaires Dying in glory: school shootings

David Le Breton

Volume 12, numéro 1, novembre 2016

Sur le thème de la mort

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1038368ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1038368ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Breton, D. (2016). Mourir dans la gloire : les tueries scolaires. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 12(1), 19–39. <https://doi.org/10.7202/1038368ar>

Résumé de l'article

Les tueries scolaires sont perpétrées par des adolescents dans un établissement scolaire. Elles sont toujours préméditées et soigneusement mises en scène pour provoquer la notoriété du tueur via des vidéos ou des déclarations sur internet. Elles se donnent comme des spectacles morbides qui attisent la curiosité et nourrissent la renommée des tueurs.

Mourir dans la gloire : les tueries scolaires

DAVID LE BRETON

Université de Strasbourg,
Institut Universitaire de France

« On dirait que l'homme dispose d'une capacité de mourir qui dépasse de beaucoup et en quelque sorte infiniment ce qu'il lui faut pour entrer dans la mort et, de cet excès de mourir il a su faire admirablement un pouvoir¹. »

Les tueurs scolaires

L'écrivain américain David Vann reconstitue le parcours de Steve Kazmierczak qui a tué 5 élèves et en a blessé 18 avant de se suicider à la North Illinois University, le jour de la Saint-Valentin de 2008. Il se demande dans cet ouvrage pourquoi, lui qui n'a pas eu une enfance heureuse, il n'est pas devenu lui-même ce jeune tueur que personne ne reconnaissait dans son geste meurtrier. « Pourquoi n'avais-je pas blessé quelqu'un ? Comment avais-je échappé à cela, et pourquoi pas lui ? ». En lisant toutes les informations réunies à son propos, il s'interroge :

j'y ai découvert l'histoire d'un garçon qui avait failli échapper à tout ceci, qui avait failli éviter de se changer en tueur de masse, un garçon qui essayait de devenir quelqu'un à l'issue d'une enfance malheureuse, d'un passé émaillé de maladies mentales, un garçon cherchant à atteindre

¹ Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 305.

le Rêve américain, qui ne se résume pas à l'argent, mais qui consiste à se reconstruire. Sa vie avait été bien plus terrible que la mienne, ses succès avaient été de bien plus grands triomphes, et à travers lui, je pouvais comprendre enfin les moments les plus effrayants de mon existence, et ce que je trouve également de plus effrayant en Amérique².

Le père de Steve est un alcoolique dépressif qui ne semble guère jouer de rôle dans son enfance, sa mère est décrite comme mentalement instable, passant ses journées devant la télévision. Steve est souvent raillé par les autres élèves et il a peu d'amis, il martyrise son chien. Il rencontre néanmoins des filles mais il est mal dans sa peau et décide de se tuer. Il est réanimé après une overdose de Tylenol et interné une semaine dans un hôpital par ses parents. Il grossit sous l'effet des médicaments qu'il commence à prendre. Il se passionne pour les deux tueurs de Colombine qu'il voit comme des héros. Les tueurs de masse le fascinent et il lit énormément à leur propos. À la même époque, inscrit en sociologie, il reçoit la plus haute récompense attribuée à un étudiant pour ses résultats lors du premier cycle de l'université. Jugé trop timide, voire même apeuré, il rate un stage qui correspondait à ses vœux et lui aurait facilité un emploi ultérieur.

Sa réputation est si bonne que ses amis plaisantent à son propos : « On vous présente notre copain Steve [...] c'est forcément un tueur de masse tellement il est gentil » ou encore « Il est trop gentil, c'est forcément un tueur à la hache ».³ Il poursuit un cursus chaotique à l'université. Le massacre de Virginia Tech, en avril 2007, le captive et il étudie le parcours de Cho. « Les tueurs de masse s'observent mutuellement, ils s'enseignent des trucs et des astuces, ils contribuent chacun à repousser les limites des autres⁴. » L'un de ses amis dira par la suite que « Steve en connaissait un rayon sur la méthodologie à appliquer pour réussir⁵ ». Son état psychologique se détériore. Il ne cesse de contrôler ses faits et gestes et de vérifier maintes fois s'il a bien

² David Vann, *Dernier jour sur terre*, Gallmeister, Paris, 2014, p. 16.

³ Collectif, *La logique du massacre. Derniers écrits des tueurs de masse*, Paris, Inculte, 2010, p. 106.

⁴ *Ibid.* p. 145.

⁵ *Ibid.* p. 173.

fermé sa porte ou éteint le four, etc. « Un jour, je disparaîtrai peut-être et personne ne me retrouvera », dit-il à sa compagne du moment⁶. Le personnage pervers de Jigsaw, qui ne tolère pas de mourir d'un cancer et contraint ses victimes à « apprécier leur existence » en les plongeant dans l'horreur dans la série des films *Saw*, le fascine sans mesure. Il revêt le masque de Jigsaw et demande à son amie de le prendre en photos qu'il envoie par mail à ses amis. Il se fait tatouer « Jigsaw » sur l'avant-bras. Avant de quitter son amie, il lui suggère d'écrire un livre sur lui. Comme elle lui demande pourquoi, il lui répond : « Je pourrai être un cas d'étude⁷ ». « Je sais que les gens me haïront mais mon Dieu ils ne pourront pas m'ignorer⁸. » Steve pense déjà à sa notoriété prochaine qui effacera l'existence frustrée et terne qu'il n'a cessé de mener. Puis il se lance dans le massacre. Nul de ses amis n' imagine qu'il est le tueur.

Pendant près d'une heure, dans la matinée du 20 avril 1999, Éric Harris, 18 ans, et Dylan Klebold, 17 ans, armés de fusils, d'armes automatiques et de bombes artisanales, tirent au hasard de leur parcours dans un lycée de 1 700 élèves à Littleton, une banlieue tranquille de Denver de 40 000 habitants. Ils tuent douze élèves et un professeur, et blessent vingt-trois personnes avant de se donner la mort. Ils ont préparé leur action pendant des mois, réfléchissant aux angles de tir, aux lieux où poser les bombes. Leur volonté est de tuer le maximum de personnes à l'intérieur du lycée, et de poursuivre ensuite le massacre dans la ville, avec le fantasme de détourner un avion sur New York et de l'écraser sur la ville. Aucune des bombes les plus redoutables posées par Harris n'a explosé. Ils n'ont eu aucune difficulté à se procurer des armes à feu en allant notamment les acheter avec un adulte et en confectionnant des bombes avec des formules trouvées sur internet.

⁶ *Ibid.* p. 113.

⁷ *Ibid.* p. 239.

⁸ *Ibid.* p. 149.

Éric Harris est un bon élève en même temps qu'il fantasme la destruction de son collègue. Il donne en permanence le change à son entourage. Il se flatte d'ailleurs dans son journal d'être un formidable « menteur », capable de faire croire n'importe quoi à n'importe qui. Les soucis de santé de son enfance se répercutent encore dans sa conformation physique. De petite taille, avec une poitrine mal développée. L'idéologie néo-nazie à laquelle il adhère avec Dylan Klebold lui procure une identité fantasmée et magnifiée. Il dit sa haine des Noirs, des Juifs, des faibles, des homosexuels, sa conviction de l'« infériorité » des femmes et déclare enfin sa haine pour le « genre humain » en son entier qu'il rêve d'« exterminer ». Le journal ressemble à une déclaration de haine envers son entourage, et même pour la planète toute entière. Il rehausse ainsi l'idée qu'il se fait de lui-même tout en se lamentant de ses propres manques. Il insiste sur la supériorité qui les distingue Dylan et lui, leur « conscience de soi », leur conviction d'en savoir davantage que les autres dénoncés pour leur aliénation ou leur « robotisation ». Il se convainc de son appartenance à une humanité supérieure.

Personne ne vaut que dalle à moins que j'en décide autrement, j'ai l'impression d'être DIEU et vraiment j'aimerais l'être, j'aimerais que tout le monde soit OFFICIELLEMENT inférieur à moi. Je sais déjà que je suis supérieur à la plupart des gens dans ce putain de welt en termes d'intelligence universelle et notre place dans l'UNIVERS.⁹

Parfois il laisse entendre une voix, plus douloureuse :

Tout le monde se moque de moi à cause de mon apparence, parce que je suis faible et toutes ces conneries; eh bien vous allez me le payer : une putain de vengeance ultime. Vous auriez dû me montrer plus de respect, mieux me traiter comme un aîné ; alors peut-être que je ne serais pas sur le point de vous arracher la tête. Mais j'ai toujours détesté mon apparence [...] Voilà d'où vient ma haine, elle provient du fait que j'ai une mauvaise opinion de moi-même, en particulier concernant les filles, le look, etc. [...] On ne me respecte pas et ça me fait CHIER. À ce jour, j'ai assez d'explosifs pour tuer une centaine de personnes, et si j'arrive à

⁹ *Ibid.* p. 56.

recupérer deux ou trois baïonnettes, des lames, haches, etc., je pourrais en tuer une dizaine de plus et pourtant ce ne serait pas suffisant.¹⁰

Même s'il est souvent décrit comme ayant nombre d'activités et engagé dans son parcours scolaire, il n'en écrit pas moins en généralisant son propos :

Je vous hais de m'avoir laissé en dehors de tant de choses chouettes. Et putain ne dites pas « C'est ta faute ! », parce que c'est vous qui aviez mon téléphone, et j'ai demandé et tout, mais non. Non, non, non ne laissez pas ce bizarre Éric débarquer, oh putain, non.¹¹

En permanence il dit son ressentiment envers les autres :

Pourquoi je dois vous expliquer, vous les survivants quand la moitié de cette merde, je dis vous les abrutis, ne comprendra rien, et si vous pouvez alors débrouillez-vous. Cela signifie juste que vous avez quelque chose à dire sur mes raisons de tuer. La majorité ne comprendra pas mes motifs non plus! Ils diront « oh, il est fou, il est fou, sans valeur ». Vous tous, connards, devriez mourir! MOURIR.¹²

Il y a chez nombre de tueurs scolaires une sorte d'amour passionné de la haine. La haine devient une force intérieure dont ils se nourrissent jusqu'à la mise à exécution de leur projet. Elle est l'énergie de leur affiliation au monde.

Si Harris est dévoré de ressentiment, de rage, et de fantasmes de toute puissance, Klebold, son compagnon de tuerie, dit plutôt dans son journal sa tristesse, sa solitude, ses échecs : « J'ai une vie de merde. Une vraie merde – j'ai l'impression que je suis destiné à une souffrance éternelle, dans toutes les directions, dans toutes les réalités¹³ ». Il a des amis, partage des activités avec les autres, mais il se sent seul. « Je sais pas ce que j'ai avec les gens (surtout les nanas), c'est comme s'ils me haïssaient tous et m'ignoraient, je sais pas quoi leur dire ou quoi faire (J'ai toujours été détesté, partout et par tout le monde, je n'ai jamais rien capté)¹⁴. » L'intense demande affective présente chez les tueurs scolaires est

¹⁰ *Ibid.* p. 74.

¹¹ Citation empruntée au journal d'Éric Harris : <http://acolumbinesite.com/eric/writing/journal.html>, site consulté en septembre 2012.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p. 82.

¹⁴ *Ibid.*, p. 85 et 92.

souvent mise à mal par leur propre comportement ambivalent. Ils veulent l'affection mais sans avoir l'air de le demander et en agissant comme s'ils étaient bien au-dessus de ça. Ils craignent de ne jamais la recevoir et se comportent en conséquence pour ne pas perdre la face.

Rites de virilité

Dans les établissements scolaires le sentiment de soi comme individu posé en absolu se heurte à une indifférence de fait aux singularités, et à une organisation qui implique la prise en compte des autres, et la permanente mise en concurrence des jeunes sur le plan intellectuel ou physique, comme aux États-Unis par exemple, avec la valorisation des meilleurs sportifs ou des filles les plus séduisantes vouées au rôle de *pom pom girls*. Un garçon qui n'appartient pas aux équipes sportives de son établissement ou qui n'accomplit aucune performance individuelle ne compte guère. L'École est un lieu de confrontation où la toute-puissance individuelle se heurte à l'irréductibilité des autres. Le rappel de la valeur éminente de chacun, son égale dignité en valeur et en droit, rend plus amer le sentiment d'un échec personnel alors souvent mis sur le compte de la vilénie des autres, en se posant dès lors comme victime de leur acharnement. Les adolescents auteurs de crimes collectifs sont dans un profond mépris de leur entourage dont ils pensent souvent être rejetés. Ils ruminent un sentiment de frustration et de rancœur de ne pas être reconnus comme ils le souhaitent. La rage contenue explose à partir d'un détail et elle se répand sans mesure. Ils « pètent les plombs », selon une expression devenue familière. Ils déversent leur haine envers toute personne croisée sur leur chemin sans trier parmi leurs victimes. Ils ne se sentent pas à leur place dans leur existence, le monde leur paraît sans intérêt et contestable au regard du manque d'attention qu'il leur porte. Mais ils ne souhaitent pas mourir sans entraîner avec eux le maximum de leurs semblables pour leur faire payer leur indifférence ou leur prétendu mépris. Leur volonté est de laisser une trace vive de mémoire dans l'histoire. Ils souhaitent exister pleinement à tra-

vers leur acte, mais aussi dans la douleur de leurs victimes et de leurs familles. Ils veulent forcer la reconnaissance de ce qu'ils sont, non dans l'agrément collectif, mais plutôt à travers l'effroi qu'ils entendent susciter. En tuant, ils ont le sentiment d'exister de manière grandiose et d'entrer enfin par effraction dans la reconnaissance sociale.

Les tueurs scolaires sont pratiquement toujours des garçons. Souvent, ils souffrent dans leur identité masculine, ils n'ont guère des corps d'athlètes et ne sont pas en position d'être valorisés par leurs pairs pour leurs performances sportives ou leur succès auprès des filles. Klebold était souvent surnommé : Stretch (l'Allongé) ou Jolly Green Giant (le géant vert). Les deux tueurs de Columbine demandent aux élèves porteurs de casquette blanche (les sportifs reconnus du lycée), tapis sous les tables de la bibliothèque, de se lever avant de les abattre : « *This is for all the shit you have given us for the past four years* ». Kip Kinkel, 15 ans, qui tue deux élèves et en blesse 25 autres dans son lycée de Thurston (Orégon) échouait à entrer dans l'équipe de football de son université malgré ses efforts. Et son physique lui valait d'être souvent raillé par les autres. Il sortait d'une déception amoureuse tout en étant lucide sur le peu d'engagement à son égard de sa copine et il venait d'être exclu définitivement de son collège pour avoir acheté un pistolet volé retrouvé dans son casier. Ce sont souvent des adorateurs de Charles Manson, d'Hitler, figures de surcompensation dont ils connaissent la puissance d'horreur pour leurs proches. À défaut de se construire dans la réciprocité du lien, ils choisissent une inscription en porte à faux, une sorte d'identité de répulsion qui leur donne un sentiment fort d'existence. Seul moyen de sauver la face à leurs yeux. Ils connaissent en outre les faits d'arme des autres tueurs scolaires, ce sont des passionnés de jeux vidéo ou de films ultra-violents. Ils se construisent un personnage imaginaire qui les protège d'un profond sentiment de vulnérabilité. Dans le contexte américain, ils s'efforcent de se démontrer qu'ils sont des hommes à travers le maniement des armes et, un jour, la mise à mort des autres.

La plupart des crimes scolaires sont commis par deux garçons. Outre, le sentiment d'accomplir là un rite grandiose de virilité¹⁵, bien dans la tradition culturelle américaine, et particulièrement du cinéma hollywoodien, le fait d'être à deux renforce leur détermination mutuelle, voire même la surenchère pour ne pas perdre la face. La présence de l'autre, la volonté de ne pas faire mauvaise figure, l'émulation et l'encouragement mutuel favorisent le passage à l'action. La dyade dissout les derniers scrupules moraux. Une telle logique masculine de surenchère virile est l'une des clés de compréhension du drame de Béthel (Alaska), en 1997. Evan Ramsey semble avoir été pris dans un engrenage pour ne pas perdre la face devant ses condisciples. Il souhaite d'abord emmener une arme à son collègue pour effrayer notamment un garçon qui le harcèle avant de se tuer. Il s'en ouvre à deux de ses condisciples qui lui disent que cela ne suffit pas. Il peut connaître la gloire en tuant des élèves. Et tranquillement, ils établissent ensemble une liste des élèves à abattre. Ils y ajoutent le principal du collège à qui l'un des jeunes voue une haine féroce. Le jour venu une partie des élèves mis au courant prennent position aux meilleurs endroits pour assister au spectacle, certains ont même amené une caméra. Ramsey tue son persécuteur et le principal, et il blesse deux élèves avant de retourner l'arme contre lui, mais sans oser tirer. La tuerie se transforme en happening par certains élèves, et le tueur en exécutant docile, prisonnier de sa parole.

Une majorité de jeunes tueurs ont été victimes de *bullying*. Souvent cette motivation est explicitement présente dans les journaux ou les propos tenus par ces jeunes, cette explication ne vaut cependant pas pour tous les tueurs scolaires. Certains persécutent leurs pairs se coupant ainsi délibérément de toute popularité. Ou bien ils s'exposent délibérément au rejet. Dans leur collège de Columbine, Dylan et Éric provoquent leurs condisciples avec leur *Heil Hitler* prononcé à haute voix quand ils se croisent, la main tendue pour accentuer le simulacre, ils

¹⁵ Cf. dans ce contexte des massacres scolaires, David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007; *Rites de virilité à l'adolescence*, Paris, Fabert, 2016.

parlent volontiers de leur désir de se débarrasser de tous les Juifs et tous les Noirs, ils sont l'un et l'autre sujets à de vives colères qui sidèrent leur entourage. Ils sont les auteurs d'une série de petits délits touchant au vandalisme. Peu avant leur crime, ils ont été renvoyés quelques jours du lycée pour avoir contourné le système de sécurité informatique afin de s'approprier les combinaisons des casiers des élèves. Ils envoient des lettres anonymes pleines de menaces à des filles qui ne veulent pas sortir avec eux. Il est difficile de les voir comme de malheureuses victimes et des « redresseurs de torts » comme le font volontiers les sites leur vouant un culte. Par ailleurs, quand ils existent, les persécuteurs ne sont pas toujours les victimes des massacres.

Les tueurs scolaires sont souvent décrits comme solitaires. Pourtant certains sont parfaitement insérés socialement, mais en revanche, ils se « sentent » seuls, séparés des autres. Ils ne trouvent pas dans leurs relations sociales l'épaisseur et, surtout, la reconnaissance qu'ils réclament. Leur engagement est superficiel. Ils sont souvent dans un double jeu. Ils donnent le change par une représentation inoffensive de leur personne. Un rapport du « Secret Service » américain de 2002, pointe que 44 % des tueurs scolaires participaient aux activités scolaires. Seuls un tiers d'entre eux étaient en retrait¹⁶. Ils n'ont jamais eu affaire avec la police, hormis pour des peccadilles. Ils ne relèvent pas de la psychiatrie. Le professeur abattu par Loukaitis venait peu auparavant d'écrire sur son carnet de note où il avait eu A : « C'est un plaisir de l'avoir en classe¹⁷ ».

Nous comprendrions mal le monstre, dont la violence sera tout à l'heure déchaînée, si nous ne l'apercevions d'abord en cette apparente insensibilité, en cette indifférence nonchalante, qui, pour commencer, le situe en dehors et bien au-dessus des sentiments de l'humanité moyenne. Ce calme dans l'attente du pire [...] n'aurait-il rien à voir avec ce qui va suivre?,

¹⁶ Ilana Lachkar, *Tueries scolaires*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 56.

¹⁷ Lionel Shriver, *Il faut qu'on parle de Kevin*, Paris, J'ai lu, 2006, p. 262.

écrit Georges Bataille, à propos de Gille de Rais¹⁸. Éric se coule parfaitement dans la sociabilité et le travail scolaires tout en préparant activement le massacre et en disant dans son journal sa haine envers ses condisciples et ses enseignants. Une part du sentiment de toute puissance de ces jeunes tueurs repose sur cet abus de confiance qu'ils mettent en œuvre. À leurs yeux, seule compte la façade. Nul n'a accès aux coulisses où ils dissimulent ce qu'ils sont. Ils savent utiliser la confiance qui règne en principe dans les relations sociales. Quand ils annoncent leur intention de commettre un massacre dans leur lycée, leurs amis voient seulement là un humour de mauvais goût.

Les *school shooters* sont de parfaites illustrations de l'individualisme contemporain et de l'indifférence à l'autre. On retrouve chez ces jeunes tueurs une impossibilité radicale à éprouver la moindre compassion envers leurs victimes qu'ils abattent au hasard de leur cheminement; en aucun cas ils ne peuvent s'identifier à elles. Aucun « autrui généralisé » n'est intégré en eux. Leur moi est sans autrui auquel rendre des comptes. Ils illustrent jusqu'à la caricature le propos de Marcel Gauchet observant l'émergence « d'un individu pur, ne devant rien à la société, mais exigeant tout d'elle. L'obligation collective et l'inscription historique tendent à devenir purement et simplement impensables¹⁹ ». Le lien à l'autre devient purement instrumental, il autorise tous les comportements dès lors qu'ils sont réalisables. L'individu est alors détaché de lui-même, coupé des liens de sens susceptibles d'éveiller une émotion à l'égard d'un autre qui ne lui est rien, élément indifférent de l'environnement. Dans cet état d'esprit, le jeune tueur passe à l'action sans s'émouvoir, les autres ne sont que des objets. Il exécute ses condisciples ou ses enseignants, voire des passants dans la rue, comme s'il se tenait face à un jeu vidéo. Certes, il sait la différence, mais il la dénie aussitôt pour aller au terme de sa démarche meurtrière sans état d'âme.

¹⁸ Georges Bataille, « Le procès de Gilles de Rais », dans *Œuvres complètes*, tome X, Paris, Gallimard, 1987.

¹⁹ Marcel Gauchet, *La condition historique*, Paris, Folio, 2003, p. 401.

Entrer dans le spectacle

Le jeune homme qui a tué une de ses amies de 43 coups de couteau à Saint-Sébastien sur Loire en juin 2004 en revêtant la panoplie de *Scream* a déclaré aux gendarmes qu'il « voulait voir ce que ça faisait de tuer ». Certains jeunes immergés dans le virtuel, et à côté de leur existence, sont saisis d'un désir d'événement, ils veulent devenir acteurs et ne plus se contenter des images, ils entendent sortir de l'écran et devenir acteur principal et metteur en scène d'un événement conçu par eux. Transformer le virtuel en réel pour se sentir un moment exister et éprouver en tout leur être le sentiment d'être vivant en une sorte d'apothéose qui est le prix à payer d'une irruption au monde qui leur a fait défaut. Dans la violence meurtrière du jeune, l'attitude des autres ne joue guère, ils sont là comme figurants, leur identité est le plus souvent indifférente. La violence mise en jeu est narcissique, elle ne concerne que le jeune lui-même, même s'il pense devoir régler un compte avec la société. Il tue « à visage découvert » et au hasard même s'il lui arrive parfois d'épargner une victime potentielle avant de se donner la mort ou d'être tué par la police. Quiconque est sur le chemin risque d'être abattu. L'identité individuelle de ses victimes n'est pas son souci. Elles sont au mauvais endroit au mauvais moment, noyées dans une catégorie honnie : les élèves qui ne les ont pas reconnus et les enseignants ou le personnel du lycée qui incarnent un pouvoir qui n'est pas intervenu en leur faveur. La haine est sans mesure mais impersonnelle. Leur vengeance est sans destinataires précis.

Dans la reconstruction des itinéraires criminels on retrouve souvent une cassette ou un DVD regardé avec lancinance par le tueur. *Elephant*, la trilogie des *Scream*, *Vendredi 13*, *Basket Ball Diaries*, *Tueurs nés* reviennent souvent et inspirent des scripts mis en œuvre par les jeunes. Les deux tueurs de *Columbine* connaissent par cœur les dialogues de *Tueurs nés*, le film d'Oliver Stone, maintes fois récompensé, qui raconte l'histoire de deux meurtriers battus et abusés dans leur enfance et qui effectuent une ballade sanglante aux États-Unis, tuant indifféremment quiconque se met en travers de leur chemin. Jeffrey Weise,

16 ans, qui tue neuf personnes et en blesse cinq autres à Red Lake (Minnesota) a longuement étudié le film de Gus Van Sant : *Elephant*. Kip Kinkel regarde en boucle des reportages sur le massacre de Jonesboro de mars 1998, il le trouve « cool » et pense que quelqu'un devait poursuivre le travail dans son lycée. Ces films potentialisent un terrain sensible, ils donnent les instructions nécessaires au passage à l'acte à une poignée de jeunes qui en avaient déjà l'intention.

Un détour par les jeux vidéo est particulièrement intéressant pour réfléchir aux massacres scolaires. Il ne s'agit en aucun cas de les rendre naïvement responsable de ces actes. Ce ne sont pas les jeux qui tuent mais des individus singuliers. Certains *school shooters* y trouvent cependant une résonance et des ressources. Ils favorisent bien entendu à un premier niveau l'indifférence aux meurtres pour le joueur qui s'auto-hypnose pour glisser dans une autre sphère du réel où il est détaché de tout sentiment. Pour se mettre en condition avant de perpétrer le massacre, Éric Harris écrit dans son journal :

Mon but est de détruire autant que possible, je ne dois donc pas me laisser distraire par mes sentiments, la compassion, la pitié ou quoi que ce soit. Je dois me persuader que chaque personne est un monstre tout droit venu de Doom [...]. C'est eux ou moi [...] et surtout n'oubliez pas : je veux tuer tout le monde à l'exception de cinq personnes dont je donnerai le nom plus tard.²⁰

Doom est un jeu vidéo ultra violent, utilisé par ailleurs par l'US Marine Corps pour l'entraînement des troupes. L'acte de tuer devient un événement virtuel dans le prolongement de la toute-puissance intérieure du joueur devant sa console. Pour Éric Harris, ce jeu est la seule épreuve de vérité possible dans un monde qu'il perçoit comme hanté par l'hypocrisie et la fausseté. Il dénonce les faux-semblants de la comédie sociale (tout en avouant lui-même mentir sans arrêt) même si son comportement par ailleurs ne tranche guère en la matière. Lors de sa déambulation dans les couloirs de son lycée, David Klebold déclare à un élève sur qui il vient de tirer : « On tue des gens, c'est tout ».

²⁰ Collectif, *La logique du massacre*, op. cit., p. 70.

En outre, l'habileté du jeune à tuer est souvent directement une conséquence de son accoutumance au jeu. *Counter Strike* a plusieurs fois été épinglé à ce propos. Le joueur doit se mettre dans la peau d'un terroriste et tuer le plus de gens possible par tous les moyens à sa disposition. Dans ce jeu de guerre, comme dans d'autres du même ordre, le fait de tirer à la tête de l'ennemi est plus récompensé que de tirer ailleurs dans le corps. Robert Steinhauser, à Erfurt, en Allemagne, abat quinze personnes de son lycée, dont douze professeurs, avant de retourner l'arme contre lui, en est un adepte passionné. Le jour du massacre, vêtu comme l'un de ses personnages, il va directement vers plusieurs de ses victimes en les visant à la tête et en appuyant plusieurs fois sur la gâchette. Certaines sont méconnaissables. Au lycée de Paducah (Kentucky), en 1997, le tueur de 14 ans qui tire sur huit adolescentes, dont cinq en pleine tête et les autres au thorax, lui aussi connaît bien ces jeux. Il n'a pourtant jamais utilisé d'armes à feu. D'après les témoins, il se campe sur ces deux pieds, comme s'il prenait la pause, tenant le revolver à deux mains, le bras allongé, concentré sur son action, visant une cible après l'autre. Puis il pose son arme et déclare : « Tuez-moi. Je n'arrive pas à croire que j'ai fait ça ». Lors du massacre de Jonesboro (Arkansas), en 1998, deux garçons de 11 et 13 ans atteignent quinze personnes en vingt-sept coups à plus de cent mètres de distance. Seul l'un d'entre eux connaît le maniement d'une arme à feu, mais l'un et l'autre sont des passionnés des jeux vidéo violents. Les deux tueurs de Columbine sont eux aussi des adeptes de *Counter Strike*. Ces jeux inspirent un code de comportement et une indication pour la tenue. Nombre de *school shooters* se revêtent d'une tenue de combat ou de ninja comme s'ils portaient en mission et se mettaient dans la peau de leur personnage avant de commencer leur action punitive. Cette manière brutale d'entrer dans l'image est sans doute aussi une technique de diversion qui libère de soi par l'emprunt d'un masque²¹.

²¹ Par exemple David Le Breton, *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, 2015 ; sur la mise en scène de l'acte meurtrier, je renvoie à Nathalie Paton, Paris, *School shooting*, MSH, 2015.

Mettre en scène sa gloire

Le tueur en série est un récidiviste, il tue pendant des mois ou des années, et s'attaque à des victimes qu'il ne connaissait pas auparavant. Le tueur scolaire tue une seule fois et il prend pour cible ses proches, ou un groupe qu'il connaît bien. Il sait qu'il n'a aucune chance d'en réchapper, à moins de se rendre à la police. Son acte est un suicide spectaculaire destiné à laisser une trace médiatique et mémorielle pour les familles de ses victimes. La violence de l'acte est d'autant plus incisive que ces jeunes n'ont rien à négocier et rien à perdre, ils empruntent une voie sans retour. Le lien à autrui est inconsistant ou plutôt désengagé, sans affectivité autre que négative.

L'ampleur à la fois nationale et internationale des tueries scolaires du fait de la passion médiatique qu'elles déclenchent est une tentation difficile à repousser pour certains adolescents mal dans leur peau, qui se vivent sans avenir, convaincus que les autres s'acharnent contre eux pour les empêcher de réussir. Les médias donnent une caisse de résonance considérable à l'acte et sont une voie d'accès immédiate à la notoriété. Le jeune tueur qui se considérerait comme bafoué de son vivant, fantasme ainsi sur la gloire qui l'attend une fois son geste accompli. Ces événements très médiatisés rendent pensables et reproductibles une manière de « sortir en beauté » tout en « faisant payer » le plus possible ceux qui n'ont pas voulu leur accorder la place qu'ils pensaient mériter. Manière de magnifier l'échec en se transformant en héros négatifs. La mise en scène de l'horreur et le nombre de tués sont essentiels à sa notoriété.

L'évocation d'une culture américaine marquée par la violence envers les Indiens et les Noirs, la conquête de l'Ouest avec sa justice sommaire, individuelle, à coup de Colt ou de Winchester, celle qui est célébrée aujourd'hui par les innombrables *blockbusters* hollywoodiens où la vengeance est le principe essentiel, l'aisance de l'accès aux armes, toutes ces données expliquent sans doute la fréquence des tueries scolaires ou des massacres dans les rues ou ailleurs par des tireurs isolés aux États-Unis. Cette culture est pourtant partagée par des dizaines de millions d'adolescents, mais

seul un petit nombre y puise une motivation. Et par ailleurs ces événements se diffusent à travers le monde entier dans des contextes sociaux et politiques radicalement différents. Peu de pays ont été jusqu'à présent épargnés par les tueries scolaires. En agissant de manière brutale et spectaculaire, en tournant le feu des projecteurs sur leurs faits d'armes, les tueurs scolaires apparaissent comme des émissaires venant suggérer une solution à d'autres jeunes également mal dans leur peau et qui se vivent dans une impuissance à agir pour changer leur vie personnelle vouée, à leurs yeux, à l'insignifiance. Ils procurent un mode d'emploi à la rage, un script pour l'action. Disparaître en beauté, en quelque sorte, en prenant leur revanche dans un ultime rite de virilité, en imposant au « monde » une encoche de mémoire, répond bien à un narcissisme adolescent sans mesure et à un ressentiment qui est aussi dans l'air du temps. Désormais on échoue moins de son propre fait qu'à cause des autres. Le décès des jeunes tueurs entre presque toujours dans leur intention. Mais avant de disparaître ils se mettent souvent soigneusement en scène pour la postérité. Ils baignaient dans l'insignifiance, mais donner la mort leur prête une formidable notoriété à travers le monde. Leur sentiment de n'être rien est sublimé par la gloire qu'ils pressentent.

Les tueries sont toujours préméditées, soigneusement organisées. Cette préparation parfois longue induit chez les futurs tueurs l'exaltation de leur supériorité morale sur les autres dont ils savent qu'ils vont prochainement les tuer. Leur personnalité est plutôt terne (ou vécue comme telle), mais elle est illuminée par la pensée de leur acte à venir qui leur confère un sentiment de toute puissance. Ils oscillent entre exaltation et dépression. La pensée prochaine de l'action à entreprendre en multipliant les victimes est perçue par eux comme un acte divin : décider de la vie ou de la mort de ceux qu'ils côtoient au quotidien. Cette position d'autorité absolue sur les autres est aussi une manière de devenir enfin célèbre et de se donner, même en mourant, une place éminente dans le monde. La volonté meurtrière entend faire disparaître les autres, perçus comme une élite globale,

indistincte, qui n'a pas voulu étayer la continuité narcissique. Rétablir un sentiment d'identité valable implique une action d'éclat dont il leur importe peu qu'elle soit socialement désapprouvée. Là au contraire est l'énergie de l'acte, une manière pour le tueur de « rendre la monnaie de leur pièce » à ceux qui l'ont empêché d'accéder à ce moi grandiose pressenti en lui. L'individu est détaché des autres, il ne se sent pas concerné par eux, hormis dans la haine éprouvée à leur égard pour ne pas lui avoir donné la place à laquelle il était convaincu d'avoir droit. Le sentiment d'être en porte à faux et sans recours amène à la volonté de faire justice soi-même. La vengeance qui traduit la déliaison de l'individu et son détachement des médiations sociales au profit d'une toute puissance personnelle est presque toujours présente dans les justifications des tueries scolaires, comme elle l'est par ailleurs dans l'ambiance politique contemporaine ou dans les *blockbusters* hollywoodiens. Elle donne une légitimité et une énergie sans limite à la cruauté. « Quelqu'un doit être la cause de ce que je me sens mal », écrit Nietzsche.

Cette façon de répondre est propre à tous les maladifs [...] Ceux qui souffrent sont d'une ingéniosité et d'une promptitude effrayantes à découvrir des prétextes aux passions douloureuses ; ils jouissent de leurs soupçons, se creusent la tête à propos des malices ou de torts dont ils prétendent avoir été victimes ; ils examinent jusqu'aux entrailles de leur passé et de leur présent, pour y trouver des choses sombres et mystérieuses qui leur permettent de s'y griser de douloureuses méfiances, de s'enivrer au poison de leur propre méchanceté – ils ouvrent avec violence leurs plus anciennes blessures, ils perdent leur sang par des cicatrices depuis longtemps fermées, ils font des malfaiteurs de leurs amis, de leurs femmes, de leurs enfants, de tous leurs proches.²²

S'il en a le choix, le tueur scolaire s'acharne ainsi sur ceux qui réussissent mieux que lui, les meilleurs sportifs, ceux qui n'ont guère de peine à rencontrer l'attention des filles, les enseignants sur lesquels il a une revanche à sa guise en s'octroyant un pouvoir absolu de vie et de mort en compensation de son ancienne subordination.

²² Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*, Paris, Idées-Gallimard, 1964, p. 192-193.

Emportés par leur sentiment de toute-puissance, les tueurs scolaires voient la mort comme un accomplissement glorieux, soigneusement mis en scène. Ils savent qu'on n'en revient pas, mais quelque part ils n'en sont pas sûrs pour eux-mêmes²³. La plupart d'entre eux préparent le terrain de la postérité. Bardés d'armes, ils s'enregistrent sur leur blog en arborant un air farouche, tiennent des discours haineux sur le monde, travaillent à ce qu'ils imaginent de leur gloire future. Ils construisent un plan de communication pour mieux aider les médias à les mettre en valeur. Plusieurs des *school shooters* annoncent leur volonté meurtrière sur internet. Un exemple : « J'ai des armes ici, demain matin j'irai à mon ancienne école et ça va vraiment chauffer. Restez à l'écoute, vous entendrez parler de moi demain. Retenez bien le lieu : Winnenden²⁴ ». Beaucoup de ces jeunes tuent pour « exister », pour accrocher quelque chose d'un monde qui se dérobe à leurs efforts, et il leur faut le choc du réel quitte à se perdre peu après afin de se sentir enfin « vivant » au moins pour un instant. « J'en ai marre, j'en ai assez de cette vie qui n'a pas de sens et qui est toujours la même chose. Tout le monde se moque de moi et personne ne veut reconnaître mon potentiel », dit Tim, le tueur de Winnenden²⁵. « Je veux qu'un jour tout le monde me connaisse, je veux être célèbre », dit le tueur d'Erfurt à une autre élève²⁶.

Les vidéos sont un certificat de présence pour éviter les doutes, ils signent leur acte pour être sûr d'en bénéficier ultérieurement. Ils revendiquent haut et fort d'être les auteurs de leur massacre comme on revendique une œuvre. Éric Harris écrit dans son journal :

Mais avant de quitter ce monde inutile, je tuerai tous ceux que j'en juge indignes. Indignes de la vie. Si vous m'avez énervé et que je vous croise : vous êtes morts. Peut-être que les autres oublient ce que vous leur avez

²³ David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, op. cit.

²⁴ *Libération*, 13 mars 2009, http://www.liberation.fr/planete/2009/03/13/massacre-de-winnenden-tim-avait-beaucoup-change_545706, site consulté en décembre 2013.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Libération*, 27 avril 2002, http://www.liberation.fr/planete/2002/04/27/sanglante-vengeance-au-lycee-d-erfurt_401772, site consulté en décembre 2013.

fait, mais pas moi. Je n'oublie jamais [...] Je crois que nous sommes un énorme gâchis et que nous méritons de mourir ; et puisque l'homme a la capacité de choisir et que je suis un être humain... je crois que je vais faire le choix de tuer et détruire autant que la nature me le permettra. Allez-vous faire foutre, bouffez du napalm et du plomb! Ah ah! Seule la nature peut m'arrêter. Je sais que je risque de me faire abattre par un flic après n'avoir tué qu'une seule personne [...] C'est MA faute ! Pas celle de mes parents, de mes frères, de mes amis, de mes groupes préférés, des jeux vidéo, ni des médias. MA FAUTE ! Alors fermez-la un peu !

En avril 2007, après avoir bloqué les sorties de plusieurs salles de cours et d'un couloir, Cho Seung-Hui, 23 ans, tue trente-deux personnes sur le campus de l'université Virginia-Tech à Blacksburg (Virginie), puis il retourne son arme contre lui. Avant son geste meurtrier, il poste pour la chaîne de télévision NBC un paquet contenant une vingtaine de vidéos, une quarantaine de photos et une proclamation. Dans l'une des vidéos, il déclare s'insurger contre les brimades dont il était l'objet, et il en vient à se comparer à Jésus :

Je n'aurais jamais cru devoir faire une chose pareille. Je n'étais pas obligé de le faire. J'aurais pu partir, j'aurais pu fuir. Mais non, je ne fuirai plus. Je ne le fais pas pour moi. Je le fais pour mes enfants, mes frères et mes sœurs que vous baisez. Je le fais pour eux. [...] Vous aviez tout ce que vous désiriez. Vos Mercedes ne vous suffisaient-elles donc pas, sales enfants gâtés. [...] Vous m'avez poussé dans mes derniers retranchements, vous ne m'avez pas laissé le choix. La décision vous appartenait. À présent, vous avez du sang sur les mains, dont vous ne pourrez jamais vous laver. [...] Grâce à vous, je meurs comme Jésus-Christ, pour inspirer des générations de faibles et de sans défense (29-30).

Les médias confèrent une fastueuse caisse de résonance à l'acte. Par avance le tueur imagine la tragédie pour les autres et ressent la délectation comme si son acte était déjà derrière lui. Il anticipe l'admiration dont il ne doute pas un instant d'être l'objet, il jouit du prestige qui imprégnera son nom. La quête éperdue de reconnaissance qui ne cesse d'être déçue prend finalement une voie radicale, sans appel, en demandant à la mort une réparation. Et simultanément une reconnaissance sociale par la notoriété dans la surenchère par le meurtre. Aucun public

spécifique n'est requis, mais seulement la volonté abstraite de devenir « célèbre ».

Les *school shooters*, comme d'ailleurs les *serial killers* ou les *spree killers*, sont l'objet d'une formidable admiration aux États-Unis. Ils fascinent, sans aucun recul, témoignant de l'« indifférence à la cruauté » de nos sociétés. David Grossman dit avoir reçu une lettre d'une lycéenne d'une école voisine de celle de Columbine lui disant que lorsque les hauts parleurs de l'établissement ont annoncé le décès de plusieurs élèves, ses camarades ont applaudi²⁷. De nombreux sites internet créés par des admirateurs entretiennent leur mémoire. Un commerce se crée même autour de leur nom et de leurs images. Nombre de sites internet sont consacrés aux deux tueurs de Columbine, mis en scène comme des justiciers, des vengeurs ayant vécu des vexations de la part des autres élèves. Une de leur admiratrice de 17 ans déclare :

Si je trouve qu'Éric et Dylan ont été cools de faire ce qu'ils ont fait, c'est parce qu'ils se sont révoltés. Ils étaient constamment harcelés et, même s'ils en ont régulièrement parlé autour d'eux, ils savaient que personne ne ferait rien, à moins de prendre l'affaire en main. Après le 20 avril, les élèves les plus populaires des écoles américaines ont laissé tranquille ceux qui ne l'étaient pas. Ils ont eu peur qu'une de leurs victimes ne déclenche un autre massacre dans leur école.²⁸

Les *school shooters* sont redéfinis comme victimes et redresseurs de tort, ils se muent en héros contemporains auxquels s'identifier. Toute trace du massacre est abolie au profit de l'amour pour deux enfants perdus ayant subi des injustices.

Les données récurrentes du passage à l'acte meurtrier dessinent une configuration particulière de l'histoire du jeune : une soif éperdue de reconnaissance qui n'est pas comblée, un sentiment aigu d'injustice sur le fond d'une impossibilité de se décentrer de soi, un ressentiment qui aboutit finalement à une volonté de vengeance envers ceux qui entouraient le jeune, le recours à une

²⁷ David Grossman, www.bladi.net, site consulté le 14 février 2005. Cette référence n'est plus active sur internet.

²⁸ *Courrier International*, n° 696, 2004, <http://www.courrierinternational.com/article/2004/03/04/les-tueurs-sont-devenus-des-heros>, site consulté en décembre 2013.

sorte de modèle d'inconduite relayé par les médias et les sites internet, une préméditation et une mise en scène de soi en quête d'une gloire posthume pour exister au moins dans la surenchère morbide, et enfin le suicide soit de ses propres mains, soit sous les balles de la police qui n'a pas d'autres moyens d'arrêter le massacre. Mais seule la singularité de l'histoire de vie du jeune détient la clé de son acte et de cette volonté « grandiose » d'en finir.

Bibliographie

- Bataille, Georges., « Le procès de Gilles de Rais », dans *Œuvres complètes*, tome X, Paris, Gallimard, 1987.
- Blanchot, Maurice, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.
- Collectif, *La logique du massacre. Derniers écrits des tueurs de masse*, Paris, Inculte, 2010.
- Courrier International*, n° 696, 2004, <http://www.courrierinternational.com/article/2004/03/04/les-tueurs-sont-devenus-des-heros>, site consulté en décembre 2013.
- Gauchet, Marcel, *La condition historique*, Paris, Folio, 2003.
- Grossman, David, www.bladi.net, site consulté le 14 février 2005. Cette référence n'est plus active sur internet.
- Journal d'Éric Harris, <http://acolumbinesite.com/eric/writing/journal.html>, site consulté en septembre 2012.
- Lachkar, Ilana, *Tueries scolaires*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- Le Breton, David, *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, 2015.
- Le Breton, David, *Rites de virilité à l'adolescence*, Paris, Fabert, 2016.
- Le Breton, David, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007.
- Libération*, 13 mars 2009, http://www.liberation.fr/planete/2009/03/13/massacre-de-winnenden-tim-avait-beaucoup-change_545706, site consulté en décembre 2013.
- Libération*, 27 avril 2002, http://www.liberation.fr/planete/2002/04/27/sanglante-vengeance-au-lycee-d-erfurt_401772, site consulté en décembre 2013.
- Nietzsche, Friedrich, *La généalogie de la morale*, Paris, Idées-Gallimard, 1964.
- Paton, Nathalie, *School shooting*, Paris, MSH, 2015.
- Shriver, Lionel, *Il faut qu'on parle de Kevin*, Paris, J'ai lu, 2006.
- Vann, David, *Dernier jour sur terre*, Paris, Gallmeister, 2014.